

## Pie XII et la Santé - 1957

### DISCOURS A UN PÈLERINAGE DU CENTRE DES VOLONTAIRES DE LA SOUFFRANCE

7 octobre 1957 (1)

*Le 7 octobre, 5 000 malades appartenant au Centre des volontaires de la souffrance étaient réunis dans la cour du Belvédère de la Cité du Vatican. Le Saint-Père leur adressa un discours en italien dont voici la traduction:*

Devant cette multitude de malades, *multitudo magna languentium* (Jn 5,3), qui s'offre à Notre regard, Nous éprouvons le vif regret de ne pouvoir Nous trouver plus intimement au milieu de vous, chers fils et chères filles. C'est-à-dire que Nous voudrions écouter chacun de vous, essuyer chacune de vos larmes, participer à vos anxiétés et à vos douleurs, rasséréner votre esprit, en posant sur votre tête Notre main paternelle bénissante.

Nous sommes heureux toutefois que les ondes de la radio vaticane donnent la possibilité à Notre voix de pénétrer dans chaque maison, de passer à travers les salles des hôpitaux, de s'arrêter à côté de chaque lit, où les patients souffrent et gémissent: peut-être déconcertés par le caractère inexplicable de leur mal ou inquiets parce qu'il leur semble que ne leur sont pas assurés tous les soins nécessaires et utiles; ou bien las de l'attente d'une amélioration qui tarde à venir; peut-être aussi — à Dieu ne plaise — désespérés parce qu'ils ont cru comprendre que la science a désormais pour ainsi dire renoncé à leur égard à toute tentative de secours, en ne donnant plus de conseils, en ne suggérant plus de remèdes. Nous adressons Notre parole à vous tous, Nous vous présentons Notre salut affectueux. Et pour contribuer à vous reconforter, à vous soutenir dans vos peines, Nous vous invitons à une brève méditation, en premier lieu sur ce qui en vous est l'apparence, et ensuite sur ce qui, au contraire, est la consolante réalité.

*Humainement parlant, le malade est profondément seul. Sa vie est considérée comme inutile, souvent même comme nuisible à la société.*

1. Le monde s'attarde sur votre apparence avec son regard myope et, par conséquent, superficiel et nécessairement incomplet.

a) *Aux yeux du monde, vous apparaissez avant tout comme seuls.* Etrangers à la fête de la nature, peut-être à peine quelque rayon de soleil pénètre-t-il dans votre chambrette. Vous demeurez ainsi comme absents de tout ce qui brille dans l'air, qui frémit et exulte dans les campagnes.

La clarté de l'aube, la splendeur des midis brûlants, l'enchantement des sereins couchers de soleil: tout vous apparaît lointain. Lointain le monde complexe et merveilleux de l'art avec ses fantaisies et ses intuitions géniales; seulement quelque image ou quelque écho de celui-ci parvient jusqu'à vous. Egalement dans le monde du travail, on agit, on produit, on lutte sans vous: vous assistez en effet de loin ou en demeurant des spectateurs passifs au progrès continu de la domination des hommes sur la terre. Alors qu'ils engagent toutes leurs énergies physiques et emploient leurs facultés intellectuelles, en risquant parfois leurs biens et même leur vie, vous demeurez en dehors de l'immense épreuve. Vous êtes seuls dans une pièce, immobiles sur un lit, les bras inertes et l'esprit incapable d'une longue et sérieuse application. Le monde de l'affection semble lui aussi fermé à la plupart d'entre vous; non seulement l'amour qui est lié à la légitime activité des sources de la vie données par Dieu à toutes les créatures humaines, mais l'amour fraternel lui-même, l'amour de ceux qui sont unis à vous par les liens du sang. Le cas n'est pas rare en effet de ceux que l'on voit confiés à des mains étrangères, spécialement si la maladie est trop longue et si les secours de la science apparaissent incapables de changer le cours du mal. Alors souvent les visites se font plus rares ou se réduisent à de simples actes de pitié.

b) *Mais il y a quelque chose de plus pénible pour vous: vous semblez seuls et vous êtes affligés d'apparaître inutiles.*

En effet, dans le monde, comme en une immense machine, tout, même la plus petite partie, sert au fonctionnement général. Voyez le travail incessant des racines dans les entrailles de la terre; voyez les eaux qui descendent du ciel et des montagnes comme des artères vitales apportant la fécondité aux champs; voyez la vie et l'activité des animaux: un enchevêtrement de fonctions diverses et complexes, mais tendant toutes finalement au bien de l'humanité entière. Voyez cette même humanité travailler comme dans un gigantesque chantier, où personne n'est inutile: du savant au prêtre, du forgeron à la mère de famille, de l'institutrice à l'ouvrier. Dans cette forge qu'est le monde, où beaucoup sont nécessaires et tous sont ou peuvent être en quelque manière utiles, vous semblez inutiles parce que vous êtes malades. Si vous aviez aussi le soupçon de ne pas être seulement seuls et inaptes, mais, encore gênants et même nuisibles pour votre famille et pour la société; s'il vous semblait être un obstacle aux élans de la jeunesse et à sa joie de vivre; si l'on vous faisait comprendre qu'il y a un grand arrêt, à cause de vous, dans ce qui constituait l'activité de ceux qui sont contraints à vous assister le jour et à veiller sur vous la nuit; si tout cela arrivait, une tristesse désolée et désolante naîtrait dans votre cœur. Et de vos lèvres jaillirait un gémissement, une plainte: l'humanité nous supporte à peine. Nous sommes seuls, nous ne servons à rien, nous empêchons les autres de travailler et de

produire.

*Mais dans la réalité surnaturelle, le malade qui accepte la volonté de Dieu devient la demeure de Jésus. Sa souffrance se transforme en une valeur authentique et précieuse.*

2. Et cependant, vraiment, votre réalité est tout autre et le regard pénétrant de Jésus se pose sur elle.

a) *Vous n'êtes pas seuls.* En effet, en vous peut être présent, vivant et agissant Jésus lui-même, qui s'engagea à habiter, comme en sa propre demeure, dans toute âme qui observe sa parole (Jn 14,23). Faites donc la volonté de Dieu, chers fils et filles. Qui peut plus que vous l'accomplir entièrement et avec la plus grande simplicité ? On ne vous demande pas, en effet, d'agir; on vous demande d'accepter: toujours avec sérénité, joyeusement si c'est possible. C'est dans cette acceptation de votre état qu'est l'accomplissement de la volonté de Dieu en vous. Alors le fruit promis est déjà assuré: Jésus est avec vous, Jésus est en vous. Même si vous étiez laissés seuls par tous, même si dans la nuit vous ne pouviez dormir et craigniez de troubler le repos des autres, Jésus est près de vous. Apprenez à écouter sa voix, d'autant plus perceptible que le silence est plus grand. Apprenez à parler avec Lui. Vous apprécierez et verrez combien le Seigneur est bon: Gustate et videte, quam bonus sit Dominus (Ps 33, g). Et vous vous apercevrez de plus en plus que vous êtes de mystérieux mais vivants tabernacles de Jésus; peu à peu les battements de votre coeur se confondront avec les battements de Son coeur. Et déjà sur la terre — dans la solitude apparemment désolée de votre petite chambre — vous connaîtrez en quelque sorte à l'avance la joie du ciel.

b) *Vous n'êtes pas inutiles.* A côté de la matière, il y a le monde de l'esprit; dans les corps des hommes, il y a leurs âmes, formes substantielles des corps, et par l'effet de l'amour de Dieu, elles participent à sa vie même. Qui pourrait dire les mystérieuses relations entre les âmes ? Qui pénétrera entièrement le mystère ineffable de la communion des saints ? Vous ne pouvez guère parler; et cependant quel apostolat vous exercerez et quels fruits de salut et de sanctification vous ferez naître et mûrir dans les âmes d'autrui, par votre exemple! Celui qui vient vous visiter n'écouterait que quelques paroles de vous, mais il verra; il verra votre effort tenace pour rester soumis à la volonté de Dieu; il verra votre sérénité et votre paix, et il se rendra compte qu'elles sont des eaux jaillies des sources du Sauveur Jésus. Il verra le sourire sur vos lèvres: sourire conscient et continu. Et les larmes inévitables qui couleront de vos yeux sembleront des perles; elles sembleront une rosée qui tombe sur le désert du monde et le fait fleurir.

Et que dire de votre souffrance ? Jésus, venu au monde pour racheter les hommes — c'est-à-dire pour leur donner la vie et la donner en abondance (Jn 10,10) — voulut que cela se fit au moyen de sa Passion. Mais sa Passion — et par conséquent la Rédemption — doit être «complétée» (Col 1,24) par notre souffrance. Vous n'êtes donc pas inutiles, chers fils et filles. Par l'offrande de votre douleur surnaturelle, vous pouvez conserver tant d'innocences, ramener sur le droit chemin tant d'égarés, éclairer tant de sceptiques, rendre la sérénité à tant d'angoissés. Les prêtres s'étonneront parfois de ne pas demeurer les mains vides dans les travaux de leurs ardues ministères: ils verront dans le ciel à qui était due l'efficacité imprévue de leurs paroles. Nous avons lu quelques lettres parvenues au méritant «Centre des volontaires de la souffrance». Un prêtre écrit par exemple: «Je suis encore vivant... pour aider le divin Maître et la bonne Mère céleste à sauver quelques âmes.» Une femme également fait observer: «En ces jours où tant de pauvres meurent pour la liberté du royaume de Notre-Seigneur le Christ, nous devons plus que jamais, nous les malades, nous sentir unis pour implorer la paix tant désirée.» Et une autre lettre s'exprime ainsi: «Je peux dire que les plus belles joies, je les ai goûtées dans la souffrance; je remercie donc le bon Dieu qui m'en a fait un large don et que cela soit à l'avantage des âmes.» Et encore: «J'ai offert toute ma vie pour les vocations sacerdotales; parce qu'ici, également, dans ma paroisse, il n'y en a pas beaucoup. Il y a 26 ans que je suis dans un fauteuil à roulettes et j'y resterais encore 50 autres années pour aider les prêtres à sauver des âmes.» Encore une autre: «Après avoir été soumis à toutes les épreuves nécessaires pour l'intervention, après-demain ce sera mon tour pour l'opération... Je sens que la Mère céleste est près de moi avec son aide puissante et cela est pour moi la meilleure récompense de mes souffrances, que j'offre au bon Dieu avec joie pour le bien de mon âme et pour tous les besoins de l'Eglise.» Enfin un ouvrier des aciéries de Terni, atteint d'arthrite déformante, qui l'avait immobilisé pendant 18 ans, et mort en odeur de sainteté, notait ainsi dans une de ses lettres: «Que les malades ne soient jamais inoccupés, mais qu'ils arrachent des âmes aux ennemis de nos âmes, jusqu'au salut total de toutes les âmes qui peuplent le monde.»

Vous n'êtes pas inutiles, chers fils et filles. Quand ceux qui souffrent prient, c'est comme s'ils faisaient violence au ciel; ils contraignent pour ainsi dire le coeur de Jésus à exaucer leurs requêtes. Et les grâces descendent sur le monde; la lumière retourne, l'amour revient, la vie renaît.

Nous ne voulons pas conclure cette exhortation sans avoir tout d'abord béni avec toute l'ardeur de Notre esprit paternel ces personnes dévouées qui, suivant l'exemple d'un généreux prêtre de la Curie romaine, ont réuni en une phalange pacifique les souffrants d'Italie. Notre présence au rassemblement organisé pour la première décade de votre Centre vous dit toute la sollicitude avec laquelle Nous suivons les développements de votre oeuvre silencieuse et très précieuse.

Et vous, chers fils et filles malades, continuez avec hardiesse et confiance le chemin de perfection entrepris. Que Marie, la Vierge de Lourdes et de Fatima, sous le patronage de laquelle vous avez fait vos premiers pas, vous protège et vous conduise vers des buts de plus en plus lumineux, vers des cimes de plus en plus

hautes, jusqu'à votre sublime élévation dans la joie de la glorieuse conquête du ciel. Et, maintenant, en gage des réconforts divins les plus abondants, que sur tous descende avec l'effusion de Notre coeur la Bénédiction apostolique.

---